

Le givre

(Le petit monde)

2469 mots

13938 caractères (espacements inclus)

Claire Bajen-Castells

Le Buguet-Haut-81220 Damiatte

06 26 37 40 37

contact@naturpopathie-tarn.com

Je suis herboriste. C'est mon métier. Je vis à la campagne dans une petite maison près des bois, une étable rénovée. Je passe mes jours et parfois mes nuits entre les bouquets de plantes séchées pendus au plafond de mon atelier. Je cueille, je prépare des tisanes, des onguents, des remèdes. J'adore concocter mes recettes. Les gens viennent me consulter à propos de leurs maladies, leurs douleurs et parfois pour mieux se comprendre eux-mêmes. Je sais redonner la mémoire car j'ai les clés des grands couloirs du cœur qui mène à l'histoire de l'âme. Je suis aussi magnétiseuse. Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment j'en suis arrivée là, mais cette vie après plusieurs directions désastreuses me plaît, me va. Parfois j'ai l'impression que quelque chose m'a poussé vers ce chemin, qu'une petite voix à peine audible à mon oreille m'a guidé.

Même à l'heure du scanner, de l'IRM et de la chimie, les gens aiment l'idée que la nature, les plantes peuvent répondre à leurs besoins et que des mains bienveillantes calment leurs maux. C'est comme ça depuis la nuit des temps...

Tout allait bien dans ma vie jusque là, pourtant depuis plusieurs semaines la peur s'est installée sans raison. Elle s'est logée en moi et je ne m'y attendais pas. Est-ce que je deviens folle ?

Tout objet tranchant près de mon bébé d'un an me rend presque hystérique. Hier j'ai jeté un couteau à travers la pièce. Heureusement il n'a rien vu. J'ai l'impression que je pourrais le blesser. Cette idée est absolument insupportable.

La nuit est tombée. Comme tous les jours, je suis allongée avec mon enfant dans son lit pour la dernière tétée. Après un court moment il s'endort.

La peur profite de cet instant de calme pour remonter en moi, comme une odeur de charogne. Je ferme les yeux et c'est pire encore.

Je pense : je sais redonner la mémoire, je dois aller voir d'où vient cette peste qui m'envahit de plus en plus souvent et de plus en plus fort.

Dans l'obscurité, je remonte le chemin que la peur emprunte, pour voir où elle m'emmène. Avoir le courage de la suivre. Je sais comment faire, je suis sur sa piste. J'ai les clefs qu'il faut. Puis un flash de lumière.

Je vis en l'an 1512, j'habite dans les bois, ma vie est belle, différente des autres mais belle.

On m'appelle « La sorcière ». Je vis de la cueillette et de ce que m'apportent les villageois. Je ne tue pas d'animaux pour me nourrir, je n'aime pas tuer. Les gens des villages voisins viennent me voir pour guérir, même si le curé n'est pas pour. Il paraît que la maladie serait la volonté de leur Dieu.

Moi je ne crois pas à leur Dieu. Je vis au milieu des esprits de la nature, des fées.

L'harmonie ici m'a sauvée d'une existence misérable.

On me respecte moins pour ce que j'apporte d'aide que pour la peur que j'inspire. Il paraît que je manigance avec les forces du mal. Curieuse façon de regarder celle qui guérit leurs enfants, soulage leurs femmes des douleurs de l'enfantement, sauve leurs maris de l'amputation !! C'est ainsi, il faut l'accepter.

Autrefois, je vivais dans la peur. Mon père abusait de l'hydromel et frappait femme et enfants presque quotidiennement. Le jour où il a frappé plus fort que de coutume et que ma mère, une femme si douce,

en est morte, j'avais 12 ans. J'ai décidé cette nuit là de prendre mes trois guenilles et de partir le plus loin possible, de m'enfuir de cet endroit puant, sale et plein de vermine. Quitter cette vie, cette famille morte d'avance.

Ma mère m'avait tant de fois parlée de son village et de sa vie à la campagne lorsqu'elle était plus jeune. Avant qu'elle ne rencontre mon père. C'est elle aussi qui m'avait appris tout ce que je sais des plantes. Les moines qui vivaient près de chez ses parents lui avaient donné le savoir.

Elle me guidait parfois hors de la ville pour me montrer, pour que je sache reconnaître une plante entre mille, sans me tromper.

Arrivée dans le premier village près de l'océan j'ai compris qu'où que j'aille les hommes ne changent pas. Seule, en haillons, les mains noires et sans le sou, j'avais peu de chance de rencontrer le moindre regard charitable. La misère éloigne les autres, quelle que soit la couleur de ton âme.

Un jour où je m'étais réfugiée à l'orée des bois, après avoir été poursuivie jusqu'à l'extérieur du village par les enfants qui me jetaient des pierres en riant, j'ai rencontré le premier esprit de la nature. Un korrigan. Petit et laid mais avec un sourire espiègle. Je n'ai pas été effrayée par lui, à quoi bon ? Que pouvait t-il m'arriver de pire que le froid, la faim et la peur que m'apportait mon quotidien ? La mort ? Un soulagement !

C'est lui qui m'a guidée jusqu'à la maisonnette que j'habite aujourd'hui. A l'époque il ne s'agissait en fait que de quelques pierres alignées au sol, posées là comme pour délimiter un territoire, un sanctuaire. Il me poussa à l'intérieur puis sortit alors une flute de sa besace et se mit à jouer le plus bel air entendu jusque là. Cet instrument au son cristallin et pur semblait répondre au ciel, aux étoiles.

Une à une, attirée par cet air enivrant et magique les fées apparurent, évanescentes. Elles vinrent flotter autour de moi comme les âmes des défunts. Elles étaient au nombre de douze. Je pouvais distinguer leurs visages diaphanes étonnamment lisses et d'une grande beauté. Leurs habits de lumière venaient caresser parfois ma joue. Leurs langues et fines ailes battaient si vite qu'on aurait pu les comparer à celle des colibris. On m'avait parlé d'elles une fois, et décrit des êtres minuscules, hors celles-ci avaient à peu près ma taille. Comme envoutée, je tendis un bras vers elles. Elles passèrent une à une pour me prendre la main et plonger leur regard étoilé dans le mien. Puis elles formèrent un cercle légèrement tournoyant et se mirent à chuchoter de leurs voix étranges et douces. La plus grande d'entre elles, après ce ballet enivrant, me dit :

- Nous avons vu ton âme. Elle est pure, nous t'attendions, voici ta demeure.

Sa voix était une caresse pour moi.

L'instant d'après, les murs et le toit de la maison apparurent en transparence puis devinrent de plus en plus présents jusqu'à prendre forme et matière. C'était comme si ces murs de pierres n'étaient avant cela, visibles que par elles seules. L'intérieur de la maison, objets divers et ustensiles apparurent, l'âtre et le feu qui crépite à l'intérieur, une paillasse pour moi seule propre et douce pour dormir confortablement, des chaudrons des marmites, sur une table panier de fruits et légumes à profusion. Les fées sont autour de moi aujourd'hui encore. Elles sont mes seules amies. Elles me soufflent à l'oreille toutes les recettes, tous les remèdes pour soigner les humains. Elles pensent que l'équilibre se trouve dans la joie, l'amour et la santé. Elles pensent aussi que c'est grâce à ces mêmes qualités qu'on peut sauver le monde de la guerre, de la violence et de la destruction. Alors, ensemble, nous œuvrons afin de maintenir autour de nous cet équilibre fragile. À la mesure de ce que nous pouvons offrir. Vous vous demandez peut être pourquoi elles ont besoin de moi ?

C'est simple, elles ne peuvent pas agir directement sur les humains dans notre monde. Cependant parfois elles arrivent à communiquer avec certains d'entre nous, je suis un de ceux-là.

Aujourd'hui les années ont passé et je vis avec mon bébé. Cet enfant est né il y a un an, d'un amour rencontré un jour de printemps du côté de la clairière du « pas aux loups », qui surplombe l'endroit où j'aime aller cueillir les baies guérisseuses. Le père de mon fils est un homme bon. Pourtant il est enchaîné par son rang. Il aimerait me rejoindre mais il ne le peut pas. Il vit au château. Il dit que ma beauté l'a subjugué. Avant lui j'ignorais totalement si j'étais belle ou laide. Souvent il revient voir son fils et se réchauffe entre mes bras.

Mes amies les fées n'ont pas d'avis sur cet homme et ne se mêlent pas de mes choix d'humain, par contre elles se passionnent pour ce petit être qui vit auprès de nous aujourd'hui. Elles le font rire aux éclats, parfois en le faisant voler, virevolter. Le bonheur ici est à son plus haut degré depuis que cet enfant partage nos vies.

Quelques jours auparavant, j'avais entendu quelques villageois venus me visiter, dire que des loups avaient été aperçus à plusieurs lieues d'ici. Toutes les occasions d'avoir peur étaient bonnes pour eux. Ils avaient peur des animaux, de la forêt, de la nuit... Ils me demandent d'ailleurs souvent comment je parviens à vivre seule avec mon petit dans cet endroit isolé. Je leur réponds d'un sourire.

Ce jour là était le jour du solstice d'été, celui où les fées se rassemblent pour honorer la « terre-mère ». Il m'était arrivé par le passé de les accompagner. Il s'agissait de fêtes remplies de joie, foisonnant de couleurs, de fleurs, de fruits, où les animaux étaient au rendez-vous. Les insectes tournoyaient dans l'air comme enivrés par le chant des fées qui envahissaient tout alentour. On sentait lors de ces manifestations tout l'équilibre, la force de vie, tout l'amour qui préside dans l'univers. Mais cette année là, j'avais décidé de ne pas rater ma récolte de fraises des bois. J'avais posé mon enfant dans son panier sur son linge blanc à quelques pas de moi. Je cueillais passionnément et je pensais déjà à toutes les préparations que j'allais pouvoir concocter avec ces fruits. Je jetais régulièrement un regard rempli d'amour et de fierté vers ce si bel enfant que la vie m'avait offert.

Cependant, sans m'en rendre vraiment compte, je m'éloignais petit à petit de lui.

Au moment où notre petite clairière remplie de lumière s'assombrit, quand le soleil se mit à tourner ils arrivèrent à toute allure. Comme sortis de nulle part ils se jetèrent sur lui. Les loups. Instantanément une pulsion primaire venu des profondeurs de la terre et de mon être se réveilla. Il n'y avait pas de peur. Juste l'instinct de préserver mon enfant. Je me jetais comme une furie sur ces deux loups maudits et me mis à les mordre, les griffer, les étrangler de toutes mes forces, de tout mon courage. Je parvins à leur arracher des lambeaux de chair avec mes dents et malgré leurs morsures rien ne pouvait m'arrêter. Je ne sais combien de temps s'était écoulé quand ils se mirent à fuir mais je me retrouvais en sang devant le petit corps mutilé.

Je pris mon petit amour dans mes bras. Les crocs des loups avaient eu raison de lui, de sa vie.

Quand j'ai réalisé qu'il ne me sourirait plus, je suis tombée à genoux, un morceau de givre à la place de mon pauvre cœur. J'ai hurlé, la bouche encore pleine du sang des loups.

J'ai hurlé si fort que des hommes venus mettre des collets non loin de là, accoururent.

Quand ils arrivèrent à ma hauteur, ils interprétèrent la scène à leur façon, le plus simplement du monde.

J'étais en sang la bouche encore dégoulinante de rouge et j'avais un enfant déchiqueté dans les bras. Le raccourci fut fait instantanément.

Je suis la sorcière, je suis un être maléfique. Je mange les enfants. Je suis sur leur place, au centre de leur village. Ils sont venus de partout pour voir le spectacle. J'en reconnais un bon nombre. Ils vivent encore pour certains, grâce à mes potions.

Sur le bucher au milieu de la foule tout à coup je croise son regard. Il est transfiguré par la souffrance. Pétrifié, il aimerait crier que ça ne peut être moi. Que cet enfant était aussi le sien. Il n'y parvient pas. Et puis avec ma mort il n'aura finalement plus rien à cacher à ses proches. Vacillement curieux de l'esprit. Une larme coule sur la joue de mon amant.

Puis tout à coup mes amies les fées arrivent. Elles m'ont cherchée, n'ont pas compris tout de suite. Elles virevoltent autour de moi. Elles me supplient de leur parler, de parler aux villageois. Elles me disent qu'ils comprendront et me libèreront.

Moi je ne suis déjà plus là, j'ai mordu mon enfant. Je l'ai tué ? Je ne sais plus. Je n'arrive plus à savoir si j'ai rêvé, s'ils ont raison. Peu m'importe. Je ne dirais rien je n'ai depuis sa mort plus accès à moi-même. Je sens l'âme de mon enfant autour de moi, il m'attend. Je sens aussi les habits de lumière des fées me caresser le visage comme à notre première rencontre, leurs mains se poser sur mes joues. Elles viennent plonger une dernière fois leurs magnifiques regards dans le mien et des larmes irisées coulent sur leurs joues diaphanes. Je pars.

Je sors petit à petit de ce voyage et ma dernière image de cette femme est troublée par les flammes. Son âme n'est pas en paix, mon âme n'est pas en paix. Elle meurt avec cette interrogation foudroyante : ai-je vraiment tué mon enfant ? Suis-je maléfique ?

Je la rejoins une dernière fois, la prend dans mes bras et lui dit : pars en paix va le rejoindre il t'attend, j'ai vu ton histoire. Ce sont les loups qui l'ont tué.

Sur son visage un sourire. Elle monte au ciel, le cœur libéré.

Je m'endors soulagée légère à côté de mon fils.

Ce matin le téléphone sonne :

— Bonjour Aurélien, ça fait longtemps, comment tu vas ?

J'aime beaucoup Aurélien c'est mon ami même si nous ne nous voyons pas souvent. Il habite loin de l'endroit où j'habite aujourd'hui, pourtant c'est à quelques kilomètres de l'endroit où je suis née. C'est une rencontre par hasard, il cherchait une herboriste et avait entendu parlé de moi. Il avait fait les 800km qui nous séparent et notre amitié avait été instantanée.

— Oui moi ça va, mais tu vas rire, j'ai rêvé de toi cette nuit. Tu te faisais cramer les fesses sur la place d'un village. Je crois qu'ils te prenaient pour une sorcière mais moi je savais que non, je te connaissais ! Ne vas pas croire que je lorgne sur toi, mais je pense qu'on était amants, mais mon rang m'empêchait de t'aider. C'est fou non ?

— Oui Aurélien c'est fou. Lui répondis-je en posant calmement le couteau avec lequel je venais de couper mon kiwi, j'adore les kiwis, mon fils aussi. Je n'ai plus peur des objets tranchants...

D'une vie à l'autre on apprend à guérir.